

Amicale des Anciennes Élèves des Ursulines de Québec

LE GRAND PARLOIR

Numéro 33, juillet 2017

85^e
édition
1932-2017



SOMMAIRE

La vie de l'Amicale.....	2	Le Musée des Ursulines.....	25
Le mot de la présidente	3	In memoriam.....	26
La vie de la communauté	7	Cuisine réconfortante.....	29
Les anciennes.....	14	Reportage photo.....	30
La vie à l'école.....	24		

SOUVENIR DE LA PREMIÈRE AMICALE

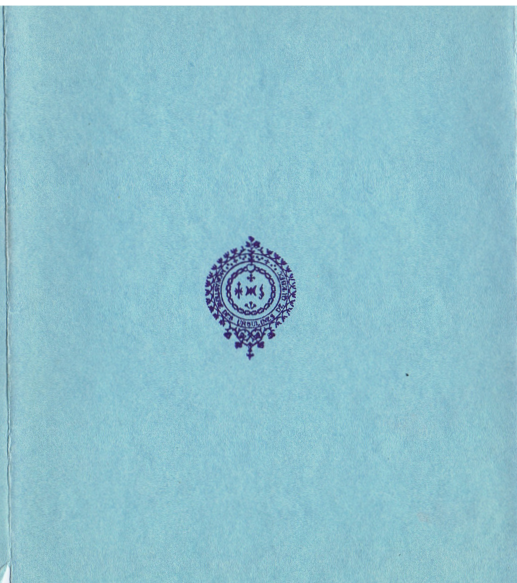
COMITÉ D'HONNEUR:
Révèrende Mère Supérieure Générale.
 Présidente: *Lady Lemieux*, (Diane Plamondon).
 Vice-Présidentes: *Madame Thomas Chapais*,
 (Hectorine Langevin), *Madame Cyrias Pelletier*, (Céline Moreau).

CONSEIL D'ADMINISTRATION:—
Mme H.-G. Carroll,
 (Amazelle Boulanger)... *Présidente.*
Mme L.-A. Taschereau,
 (Adine Dionne)... *Vice-Présidente.*
Mlle Georgina Lefaire,
 (Genevra)... *2e Vice-Présid.*
Mlle Julienne Barnard... *Sec.-Archiv. (fr.)*
Mlle Muriel McNaughton... *Sec.-Arch. (ang.)*
Mlle Hayda Denault... *Ass.-Secrétaire.*
Mme Ovide Mayrand,
 (Régina Laplante)... *Sec.-corresp. (fr.)*
Mme Taschereau Fortier,
 (Caro Bouchette)... *Sec.-corresp. (ang.)*
Mme Jos. Devarenes,
 (Albertine Donohue)... *Trésorière.*
Mlle Mina Morissette... *Ass.-trésorière.*

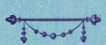
COMITÉ DE RECRUTEMENT:—
Mlle Jeanne Pelletier, *Mme W. M. Delaney*
 (Clara Hearn).

COMITÉ DE RÉCEPTION:—
Mme Ulric Drouin (Anita Côté).

COMITÉ DE MUSIQUE:—
Mme Paul Robitaille, (Marguerite Sirois).
Mme René Adam, (Marie Prince).



“*Accepta largire*”
 (Donne ce que tu as reçu)



Programme-Souvenir
 de la
Première Réunion de l'Amicale
 des
Ursulines de Québec

16 août 1932

Programme de la Journée

—□—

8 hrs. (heure avancée.)—MESSE DITE PAR
 SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR RODRIGUE
 VILLENEUVE, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,
 SON EXCELLENCE ADRESSERA LA PAROLE
 IMMÉDIATEMENT APRÈS LA MESSE.

9 hrs.—ENTRÉE. PETIT DÉJEUNER.

10½ hrs.—RÉUNION DE L'AMICALE A LA
 SALLE DE RÉCEPTION.

1 hr.—DÎNER.

2½ hrs.—SÉANCE RÉCRÉATIVE A LA SALLE
 DE RÉCEPTION.

4 hrs.—VISITE DE LA COMMUNAUTÉ.

5 hrs.—SALUT DU ST-SACREMENT.

Séance de l'Amicale

—□—

Chant du VENI CREATOR.

Allocution de la SUPÉRIEURE GÉNÉRALE.

Allocutions de la PRÉSIDENTE et de la VICE-PRÉSIDENTE.

PROCÈS-VERBAL de l'assemblée du 27 avril dernier,
 (français et anglais.)

Rapport de la TRÉSORIÈRE.

ADOPTION des règlements et ÉLECTION des officières.

Allocution de M. l'Abbé FERLAND, aumônier de l'Amicale.

Chant de l'AMICALE, Paroles de Mlle MARIE LEMIEUX
 et musique de CALIXTA LAVALLÉE.
 Au piano d'accompagnement: *Mademoiselle Solange Denault*

NOTRE-DAME, VEILLEZ SUR NOUS.

Séance de l'après-midi

Programme préparé par Mesdames Paul Robitaille et René Adam.

CHANT de l'Amicale.

a) Étude... de LIADOW.
 b) Souvenir du Lac Tremblant
 de G. T. Robitaille.
 c) Prélude en Ré Mineur de CHOPIN.
Madame Georgette Talbot Robitaille

VOIX DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE.
Mère Marie-Arsène, (Suzanne Prince)

a) Légende St-Nicolas, (Costume évangéline)
 HEALY WILLAN.
 b) Sainte Marguerite, (Costume Miss Canada)
 ALFRED LALIBERTÉ.
 c) C'était un petit page blond, (Costume marquise)
 BUSSER'

Madame A. Villandré, (Adrienne Roy)
 Au piano d'accompagnement: *Madame René Adam*, (Marie Prince)

LE PÈLERIN DU SOUVENIR, poème.
Madame J. Dugal, (Gabrielle St-Pierre)

SONATE DE BEETHOVEN, Op-27 No1
 Andante
 Allegro
 Adagio con espressione
 Allegro vivace.
Mademoiselle Rita Savard, (Prix d'Europe)

O CANADA. — DIEU SAUVE LE ROI.
 Au piano d'accompagnement: *Mademoiselle Blanche Gagnon*.

LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

Cette année, nous vous invitons à venir célébrer les 85 ans d'existence de l'Amicale, une organisation fondée sous l'initiative de certaines religieuses de l'époque. Depuis 85 ans, l'Amicale a beaucoup évolué, et nous avons atteint en 2016-2017, un sommet record au niveau des membres avec un nombre de 193. Nous espérons que la prochaine année, soit celle du 85^e, nous permette de poursuivre sur cette lancée, malgré les difficultés soulevées lors de la dernière assemblée générale. Ce cri d'alarme a par contre permis de recruter de nouvelles membres au sein du C.A., celles-ci ayant à cœur la poursuite de l'Amicale pour plusieurs années encore.

L'année 2016-2017 fut donc une grosse année au sein de l'Amicale. En effet, avec le départ de plusieurs membres du C.A., lors de la dernière assemblée générale, nous nous sommes retrouvées à effectifs réduits et avons dû mettre les bouchées doubles au cours de l'année. Par contre, nous avons réussi à maintenir les activités habituelles de l'Amicale, à l'exception de la tire Sainte-Catherine, faute de trouver des bénévoles pour cette journée, les nouvelles membres du C.A. étant toutes sur le marché du travail. En lien avec ces différentes réalités, et surtout avec le mandat laissé par les anciennes membres du C.A., nous avons construit un sondage que nous vous invitons à remplir afin de mieux répondre à vos besoins. De plus, une rencontre de réflexion se tiendra au Grand Parloir le 5 août à 9 h. Ainsi, lors de la prochaine assemblée générale, nous pourrons vous faire un suivi

en lien avec ces différents modes de consultation des membres.

L'année 2016-2017 fut aussi celle où nous avons appris le déménagement de nos Mères Ursulines pour Beauport. Cette annonce nous aura fait réaliser que nous étions à un tournant de l'histoire, les religieuses Ursulines ayant élu domicile dans le Vieux-Québec en 1639. À l'ère où les communautés s'éteignent et où les églises se transforment en condos, nous croyions que les Ursulines étaient éternelles, mais nous réalisons maintenant que ce n'est pas le cas. Nous espérons que les locaux du vieux monastère serviront, dans le futur, à poursuivre la mission de Marie de l'Incarnation.

Somme toute, cette dernière année en fut une sous le signe du changement, mais nous avons espérance de pouvoir continuer à entretenir des liens avec l'École, les religieuses et bien sûr entre nous, et ce pour plusieurs années encore. C'est pourquoi nous vous invitons à vous impliquer au sein de notre organisation, afin de poursuivre cette mission née il y a maintenant 85 ans.

Accepta largire

Marie-Claude Letellier
Secondaire V 1998
Présidente de l'Amicale

SOUVENIRS DES RETROUVAILLES 2016

L'Amicale tient à remercier sincèrement Flore Gervais pour la prise de photos lors des retrouvailles annuelles de 2016.



Hélène Gervais rendant hommage à Raymonde Beaudoin, Francine Huot et Hélène Cantin, membres du C.A. de l'Amicale depuis plusieurs années, qui ne renouvellent pas leur mandat.



Cohorte Philo II 1966



Cohorte de transition entre le Collège et les cégeps. Ces aînées ont terminé leur rhétorique chez les Ursulines en 1966, leur Philo 1 au Collège de Mérici en 1967, et leur Philo II au Collège des Jésuites en 1968.

Sr Andrée Leclerc, représentante des religieuses sur le C.A. de l'Amicale et Monsieur Ménard, directeur de l'École.



Mère Saint-Michel (Geneviève Plamondon) et une ancienne, Monique Jobidon, toutes deux anciennes de la promotion de 1953.



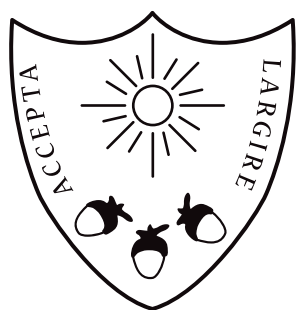
Mère Marie-Dominique (Louise Boisvert), et une ancienne, Louise Beaudoin (promotion 1976), fille de Monique Jobidon.



VOTRE C.A.



Assises : Danielle Drolet et Élisabeth Roberge-Dallaire
Debout : Sr Andrée Leclerc, Éliisa Baron, Marie-Claude Letellier, Audrey Langlois



Une amicale c'est une association qui a pour but de maintenir des liens entre des personnes qui ont étudié dans une maison d'enseignement. L'Amicale des Anciennes Élèves des Ursulines sera dorénavant pour toi un point de rencontre pour revoir des amies que tu n'auras pas revues depuis longtemps.

Le blason de l'Amicale est celui de la famille de Marie de l'Incarnation, les Guyart de Paris. On le décrit ainsi : « d'azur à trois glands d'or avec, en chef, un soleil de mêmes ». Le soleil représente l'éducation et l'instruction tandis que les glands symbolisent l'accroissement qui doit se faire des dons reçus. C'est pourquoi l'Amicale a choisi, en 1942, la devise « Accepta largire » qui signifie « donne ce que tu as reçu ».

HOMMAGES ET REMERCIEMENTS

Depuis une dizaine d'années, le Grand Parloir a rendu hommage à plusieurs professeurs qui ont marqué le cœur des anciennes. Je tenais cette fois à rendre hommage et à remercier non pas une enseignante, mais une ex-sœur converse, Sœur Rolande Fournier, et à travers son histoire à elle, à souligner le dévouement inlassable de celles qui ont donné leur vie pour le bien-être de la communauté et des élèves. Je garde un souvenir chaleureux de ces religieuses que nous appelions alors « les matantes ». Elles étaient là au vestiaire, au réfectoire; c'était elles qui nous préparaient les tartines qui nous étaient servies à l'heure de la collation. Elles étaient également aux fourneaux, à préparer les repas pour l'ensemble de la communauté et des élèves; au ménage, à faire reluire les parquets, à la lessive, à la couture, à tout ce qui n'était pas l'enseignement!

Par la nature même de leur vocation de personnes consacrées, les religieuses de chœur du Monastère, les enseignantes, étaient et sont évidemment « en service » puisqu'elles ont donné leur vie pour le service de Dieu par le truchement de l'éducation des élèves. La particularité des sœurs converses c'était d'être au service du service! C'était d'assurer les tâches manuelles et les travaux domestiques du monastère, afin de permettre la poursuite du rôle fondamental de l'ins-

Elle aurait aimé partir pour les missions, mais l'occasion ne s'est pas présentée. Elle a été fidèle à la vocation qui était la sienne (...)

titution. Cette force de soutien est indispensable et celles qui l'ont assumée, y ont engagé leur foi et méritent d'être célébrées et remerciées. Cette présence de sœurs converses n'est pas exclusive à la communauté des Ursulines. On les retrouve dans toutes les autres communautés religieuses. Au Monastère, les sœurs converses étaient au nombre de 20 à 25. Elles avaient leur propre supérieure et portaient un costume légèrement différent de celui des sœurs de chœur. La guimpe était plus souple et le vêtement plus adapté à des tâches manuelles.

Notons que cette distinction entre sœurs de chœur et sœurs converses remonte au-delà de Marie de l'Incarnation. Elle a été supprimée par le droit canon de 1983, suite à la réforme du 2^e concile œcuménique du Vatican.

Qui est Sœur Rolande Fournier? Elle est née à Sainte-Perpétue de l'Islet, la vingt-et-unième enfant d'une famille de vingt-et-un! À l'âge de quinze ans, elle doit penser à trouver du travail pour assumer sa subsistance. Une cousine travaillant déjà au Monastère, Sœur Fournier décide de l'y rejoindre à titre d'aspirante. Les aspirantes sont des laïques qui reçoivent le gîte et le couvert en contrepartie de leur travail. À ce moment, il n'est pas question de vie religieuse pour Sœur Fournier. Elle assume cette fonction d'aspirante pendant trois ans, mais doit retourner à la maison au décès de son père.

C'est en 1959, à l'âge de dix-neuf ans qu'elle revient, cette fois à titre de postulante, décidée à s'engager dans la vie religieuse. Cette vocation religieuse est de toujours. Elle avait, me dit-elle, des parents très croyants. Elle aurait pu entrer chez les Sœurs du Bon-Pasteur, présentes dans sa région, mais son cœur l'a ramenée vers les Ursulines. Pendant les années de postulat, elle a reçu toute la formation religieuse que doit recevoir une Ursuline. Elle a fait ses vœux perpétuels en 1965, et a pris le nom de Sœur Saint-Léopold. À cette époque, le vocable de Mère était réservé aux sœurs de chœur.

Sœur Fournier n'a pas passé toute sa vie religieuse à Québec. Elle a été 16 ans à Stanstead et 3 ans à Roberval avant de revenir au Monastère en 1992. Maintenant à la retraite, elle assume de menues tâches, cherchant à se rendre utile selon ce que lui permet son état de santé.

Elle me confie avoir aimé la vie de communauté qui permet le partage et le vivre ensemble. Elle y était bien préparée étant issue d'une famille aussi nombreuse ! Elle aurait aimé partir pour les missions, mais l'occasion ne s'est pas présentée. Elle a été fidèle à la vocation qui était la sienne, trouvant dans sa foi les appuis nécessaires pour assumer près de soixante années d'une vie consacrée au service des autres. Merci Sœur Fournier d'avoir été là et gardez ce doux sourire qui vous caractérise.

Francine Huot
Philo II (1965)



Sr Rolande Fournier

Soeur Rita Champagne, UNE GRANDE RELIGIEUSE MÉCONNUE

Probablement que peu d'anciennes connaissent Sr Rita Champagne ; la majeure partie de sa vie religieuse s'est déroulée hors du Monastère de Québec, et elle n'y a jamais enseigné. Par contre, je peux vous assurer que vous gagnerez à la connaître. À l'image de Marie de l'Incarnation, elle est dotée d'une âme de missionnaire, habitée par le désir de répondre aux besoins des gens les plus vulnérables. J'ai eu la chance de la rencontrer, et je vous présente ici cette religieuse, femme, et citoyenne d'exception.

Originnaire de Sorel, elle a terminé ses études chez les Ursulines à Stanstead afin de suivre sa sœur. En effet, sa sœur aînée venait de terminer ses études, et leur mère la trouvait trop jeune pour entrer immédiatement sur le marché du travail. Ayant trouvé une possibilité de formation complémentaire chez les sœurs Ursulines, c'est finalement avec ses deux sœurs cadettes, dont la petite Rita, que l'aînée partira faire son cours commercial. Sr Rita se souvient encore du coffre que leur mère préparait pour sa sœur ; elle raconte en rigolant avoir voulu étudier chez les Ursulines pour avoir, elle aussi, « du linge neuf ». Au cours de ses études, sa mère apprend l'arrivée des Ursulines à Trois-Rivières, et aimerait que les filles changent d'école pour se rapprocher de Sorel. La famille va rencontrer les religieuses, mais leur

père trouve que la route est trop dangereuse. Elle termine donc ses études à Stanstead, mais choisit le Monastère des Ursulines de Québec, lorsqu'elle devient certaine de son avenir. Hormis avec les Ursulines de Stanstead et celles de Trois-Rivières, la jeune Rita avait aussi côtoyé les sœurs de l'Immaculée Conception qui « venaient quêter » chez elle. Elle choisit les Ursulines de par son attachement à cette communauté, et Québec pour faire partie d'une communauté francophone.

À l'âge de 19 ans, Rita Champagne joint donc la communauté des Ursulines de Québec. Ses parents l'amènent au Monastère, après un détour à Sainte-Anne de Beaupré, ce qui la fait arriver en retard pour sa grande entrée. Elle se rappelle les moments difficiles de la séparation ;

En effet, à ce moment, les jeunes filles devenaient religieuses cloitrées, ce qui signifiait une séparation à long terme d'avec sa famille.

à ce moment, elle se retient de ne pas pleurer, et craint les derniers moments : « C'était fatigant, ... j'avais hâte que ça finisse ». En effet, à ce moment, les jeunes filles devenaient religieuses cloitrées, ce qui signifiait une séparation à long terme d'avec sa famille. Elle désire partir en Afrique, mais sa voie ne semble pas être celle qu'elle croit. En 1972, alors qu'elle obtient la permission de partir sur l'autre continent, on lui apprend

que le pensionnat de son alma mater risque de fermer, puisqu'il y a absence de religieuses pour être maîtresses de divisions. Afin d'empêcher cette fermeture, Sr Rita se porte volontaire. Elle

occupera plus tard un poste de direction, lors du passage de l'école aux laïques. Suite à son retour à Québec, en 1990, elle fait part de son désir toujours présent de partir pour l'Afrique. Au même moment, Maurice Couture, alors évêque sur la Côte-Nord, lance un appel à l'aide aux communautés religieuses de cette région pour aller à l'Île d'Anticosti. À ce moment, la religieuse en place vient d'annoncer son départ, et il n'y a pas de relève. Les Ursulines de Québec apprennent cette nouvelle par un petit groupe de religieuses Ursulines de Rimouski, installées à Baie-Comeau suite à la demande des parents de cette ville pour qu'il y ait un enseignement de qualité. Sr Rita est alors dans la soixantaine, mais se porte encore une fois volontaire, sentant qu'on a besoin d'elle.

L'Île d'Anticosti compte approximativement 250 habitants, regroupés au petit village de Port-Menier, malgré que l'Île mesure environ 225 km x 30 km. Arrivées avec une consœur, elles sont responsables de célébrer la messe et l'eucharistie, avec des hosties préalablement consacrées par un curé qui passe épisodiquement. De plus, les religieuses se chargent des cours de pastorale pour les différents sacrements et servent aussi de ressources spirituelles. La première année, Sr Rita doit aussi enseigner; l'enseignante en place vient de quitter pour des raisons de santé, et l'école recherche une remplaçante de façon temporaire. Elle commence par enseigner la couture, mais enseigne rapidement la grande majorité des matières. À leur arrivée, elle enseigne pendant que sa collègue s'occupe de la maison. Elle raconte qu'elles ont dû apprendre beaucoup de

notions d'un seul coup. Entre autres, la cuisine semble avoir été particulièrement difficile. Aucune d'elles n'avait jamais cuisiné chez leurs parents, et une cuisinière préparait les repas au Monastère. Ces deux femmes ont appris à se débrouiller, tout en recevant l'aide des habitants, lorsque certaines tâches étaient trop difficiles. Par contre, les ressources sont limitées: «L'été, il n'y a pas d'hommes au village, car ils sont dans le bois à travailler comme guides. Il n'y a pas de métiers là-bas». Si les habitants ont besoin de réparations, il faut faire venir les gens de Havre Saint-Pierre ou de Sept-Îles. Certains travailleurs, en vacances de chasse, sont même sollicités pour leurs habiletés professionnelles.



Sr Rita Champagne, à l'intérieur de l'Église de l'Île d'Anticosti, accompagnée de ses deux « petites voisines »

Source: Gracieuseté de Sr Rita Champagne

Sr Rita reçoit différents dons matériels: vêtements, livres, jouets, etc. À quelques reprises pendant l'année, elle organise des « corvées », c'est-à-dire que les dons sont triés, pour ensuite être distribués. Les enfants sont invités à participer,

et ont la possibilité de choisir ce qu'ils veulent. Elle me raconte avec émotion le plaisir de voir ces enfants heureux comme à un jour de Noël. De plus, pendant les activités de pastorale, elle essaie de les outiller pour ce qui les attend. En effet, les élèves poursuivent leur scolarité à l'Île d'Anticosti, mais doivent déménager pour la terminer. Ils quittent pour Havre Saint-Pierre, et ce, dès la troisième année du secondaire. Sr Rita me raconte qu'en raison de leur jeune âge, plusieurs abandonnent, incapables d'être séparés de leurs parents. Certains adoptent des comportements à risque. Elle cite même un homme désolé de la situation : « Nos garçons sont revenus avec de la drogue et nos filles avec des bébés... ». Elle me parle de ces jeunes avec beaucoup de tristesse, et n'arrive toujours pas à comprendre comment on peut les éloigner de leurs parents à un si jeune âge.

L'hiver, « pendant le chômage », les gens se retrouvent à la taverne. S'ils veulent prendre un café, il n'y a pas d'autre lieu pour socialiser. Les gens parlent souvent de leur ancien « club », un genre de local communautaire, détruit suite à la construction de l'école. Les gens s'y retrouvaient pour discuter, en particulier les personnes âgées, pour sortir de leur isolement. Sr Rita s'engage donc pour avoir accès à un local pour ceux désirant partager des moments ensemble, tout en se tenant loin de l'alcool. Ils s'installent d'abord en haut du magasin général, mais le propriétaire augmente rapidement le loyer. Ils doivent donc quitter après quelques années, mais elle prend l'initiative d'approcher la municipalité pour qu'ils rendent disponible un local. Elle explique que les gens ne peuvent pas s'offrir ce luxe en raison de la pauvreté. À force de démarches, elle atteint son objectif. Ce sont les personnes âgées qui l'ont

motivée à faire rouvrir le « club », mais tous sont invités à s'y retrouver. Elle tente de les encourager en participant aux différentes activités, apprenant même à jouer au bingo. Malgré son engagement pour tous les habitants, Sr Rita est particulièrement satisfaite du travail accompli avec les enfants de même qu'avec les personnes âgées, deux groupes considérés comme les plus vulnérables de l'Île. En 2008, elle est rappelée par sa Supérieure et revient au Monastère de Québec. Sr Rita aura donc vécu sur l'Île d'Anticosti de 1990 à 2008. Encore une fois, il s'agit d'un retour temporaire à Québec. On a besoin d'une religieuse à Magog pour accompagner deux religieuses en fin de vie, des Ursulines de l'ancien

Monastère de Stanstead, vendu en 2004. Son engagement pour les personnes âgées se fait sentir encore une fois, et elle se porte volontaire. Depuis son retour définitif à Québec, Sr Rita se montre encore disponible lorsqu'on a besoin d'elle.

Elle se plaît à dire qu'elle fut la première Ursuline arrivée sur l'Île, mais la dernière partie, puisqu'une autre communauté prendra la relève suite à son départ. Lorsque je lui demande la raison de son rappel, elle me regarde en souriant et me répond : « Ça diminuait, il fallait se ramasser », en parlant du faible nombre de religieuses dispersées dans plusieurs monastères, et du besoin de former un regroupement. Les habitants de l'Île et la nature représentent ce qu'elle y a le plus apprécié. Elle ne parle des habitants de l'Île qu'avec de bons mots, mettant l'accent sur le fait qu'ils sont sympathiques et accueillants, toujours prêts à offrir un coup de main. Les habitants forment une grande famille, et l'ont intégrée dès son arrivée. D'un autre côté, le plus difficile concerne l'isolement, secondaire aux transports rares, incertains, et coûteux. De plus,

**Sr Rita n'a
peut-être pas
enseigné,
enfin pas très
longtemps,
mais elle a
accompli la
mission de
Marie de
l'Incarnation.**

de l'isolement résulte la rareté des ressources, difficiles à obtenir, les livraisons demeurant le plus souvent aléatoires. Plus que pour elle, c'est le manque vécu par les autres qui l'affectait le plus. Elle raconte qu'à son arrivée, les gens pouvaient encore pêcher pour se nourrir, ce qui est maintenant interdit avec l'arrivée des permis de pêche restreints à quelques élus. Ainsi, les habitants doivent acheter plus de nourriture, ce qui signifie plus de dépenses avec un budget déjà serré.

Sr Rita n'est finalement jamais allée en Afrique, mais ne le regrette en rien. Elle sentait son âme missionnaire à son entrée chez les Ursulines, mais était loin de se douter que sa mission se déroulerait dans son propre pays, sa propre province. Sr Rita n'a peut-être pas enseigné, enfin pas très longtemps, mais elle a accompli la mission de Marie de l'Incarnation. Toutes deux ont quitté leur communauté parce qu'on avait besoin d'elles au loin, se sont installées en conditions précaires, et ont contribué au développement d'une vie communautaire en présence de peu d'habitants. Le récit de son épisode de vie à l'Île d'Anticosti m'a aussi ramené à l'esprit les réserves amérindiennes. Les habitants de l'Île y sont isolés, avec peu de ressources, les ventes et séparations du territoire de l'Île se sont toujours déroulées sans consulter les habitants, et on envoie leurs enfants terminer leurs études dans une autre ville. À eux, qui ne sont pas Amérindiens, on a même retiré le droit de chasser et de pêcher pour nourrir leur famille. Sr Rita a tenté d'outiller ces habitants pour qu'ils soient en mesure de faire face à l'adversité, en plus de s'impliquer activement au niveau de la municipalité pour défendre les plus vulnérables. Effectivement, Sr Rita à Anticosti me rappelle Marie de l'Incarnation en Nouvelle-France. Par contre, il y a quelques centaines d'années qui les séparent, ce qui est relativement inquiétant.

J'espère que vous aurez eu autant de plaisir à lire cet article que j'en ai eu à l'écrire. Cette entrevue

m'a permis de découvrir une religieuse au sens de l'humour décapant, allant de petites anecdotes aux blagues cyniques envers les sujets chauds de l'actualité. Elle m'a aussi rappelé Marie de l'Incarnation : leader positif dans sa communauté, engagée, et outillant les plus démunis pour une égalité des chances. Sr Rita a probablement été à l'origine de petits miracles, tels que des diplômes d'études secondaires réussis, le bris de la solitude chez certaines personnes âgées, ou encore des besoins matériels et moraux comblés chez les plus démunis. Aujourd'hui, malgré les pressions politiques, les habitants de l'Île d'Anticosti manifestent pour la préservation de ce patrimoine naturel. Derrière ceci, on devine l'aura d'une participation citoyenne à l'image de Sr Rita Champagne. Merci à vous pour ce que vous avez accompli ; ne négligez surtout pas l'impact de vos actions passées, et ce, même si « on avait seulement besoin » de vous.

Marie-Claude Letellier
Secondaire V, 1998

Appel à toutes

L'Amicale est toujours à la recherche de membres désirant s'impliquer au sein de l'organisation, que ce soit pour devenir membre du C.A., pour participer à la conception du Grand Parloir (rédaction d'article, correction, graphisme ou autre), pour être à l'accueil des anciennes lors des retrouvailles annuelles ou pour tout autre tâche administrative. N'hésitez pas à nous faire signe si vous désirez vous impliquer!

DES NOUVELLES DES URSULINES DU PÉROU

Extraits d'un bulletin d'informations de la Maison générale: «**Notre maison de Yanashi, qui a supporté de nombreuses inondations, était en voie de s'écrouler. Au moment de la démolition, nous avons constaté que les murs étaient très abimés et que l'état de détérioration était total. Pour cette raison, nous avons décidé de construire une maison à Yanashi, construction débutée il y a un mois et demi et nous pouvons voir les piliers qui s'élèvent. Ces piliers auront 2,45 mètres de hauteur afin de nous protéger des inondations.**»

«Aujourd'hui, je vous invite à chanter avec un profond sentiment de gratitude envers le Seigneur d'avoir protégé la vie de nos sœurs d'Aucayo. Oui, ceci s'est passé à 7:00 du soir, au retour de la messe, nos sœurs Marylin, Isabel et Merli furent attaqués par trois délinquants encapuchonnés, ils portaient des armes à feu et couteaux. Ils dérobèrent argent, cellulaires et portables. Mais ils n'attaquèrent pas nos sœurs physiquement mais émotionnellement à cause de menaces continues.»

Encore en date du 17 mars, des inondations incommodes nos Sœurs.

Voilà les besoins de nos missionnaires et ce qu'elles peuvent vivre dans leur pays respectif ou d'adoption...

Aux Philippines, les sœurs n'ont pas subi de représailles malgré le climat belliqueux qui règne

là aussi. On a conseillé à la supérieure générale de ne pas s'y rendre lors de sa dernière visite au Japon. La mission des Philippines dépend de cette province.

Sr Andrée Leclerc

Retrouvailles 2017

Nous sommes heureuses de vous annoncer les prochaines retrouvailles qui se tiendront, comme à chaque année, le troisième samedi de septembre, soit le 16 septembre prochain, au 4 rue du Parloir. Vous trouverez les détails pour l'inscription à la fin du Grand Parloir.

SA MAJESTÉ LA LANGUE FRANÇAISE

Elle aurait pu être peintre, elle aurait aimé être philosophe, elle est devenue une didacticienne-linguiste passionnée.

L'une des huit finissantes de Philo II 1960, Claude Bédard, est devenue par le hasard d'un parcours accueilli plus que planifié, une femme qui a fait sa marque dans le domaine de l'enseignement du français, que ce soit à titre de professeure ou d'auteure de manuels spécialisés.

Remontons un peu le temps pour nous retrouver à cette époque des débuts de la Révolution tranquille. Les femmes commençaient à penser à leur autonomie en travaillant à l'extérieur de la maison et peut-être même à avoir une carrière, plutôt que de se limiter à la vocation traditionnelle de mère de famille.

Née dans une famille aisée de Québec, Claude Bédard a eu le privilège de faire un voyage en France en 1958, avant même d'avoir terminé ses études collégiales, avec Étapes et rencontres internationales. Le ton était donné. Elle est devenue pour toujours une amoureuse de la mère patrie, et plus particulièrement de Paris! Un amour à double

titre puisqu'elle a épousé un sociologue français dont elle a ajouté le nom au sien. Ainsi devait-elle se faire connaître pendant toute sa carrière sous le nom de Claude Bédard-Claret.

En terminant sa Philo II, Claude ne rêvait que d'entreprendre des études de philosophie (Mgr Ibranyi y serait-il pour quelque chose?). La faculté de l'Université Laval, centrée encore sur le thomisme, ne l'attirait guère. Elle cherchait autre chose et s'est inscrite à La Sorbonne où elle a étudié un an. Une année riche de rencontres qui lui ont donné matière à réfléchir pour toute une vie: Jean-François Lyotard, Wladimir Jankélévitch, Merleau-Ponty, Jean Brun, Jean Wahl et Gabriel Marcel. Et un moment de pur bonheur, la soutenance de thèse de doctorat d'État d'Emmanuel Lévinas, «Totalité et infini».

De retour au pays, mariée avec celui qui restera son compagnon de vie pendant plus de 40 ans, elle continue une carrière amorcée à la fin du baccalauréat (enseignement du français au cours d'été de l'Université Laval). Dès cette époque, en collaboration avec l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, l'Université Laval formait des professeurs avec la méthode novatrice à l'époque Voix et images de



Claude Bédard

France, une méthode audio-visuelle d'apprentissage de la langue. C'était le pied à l'étrier pour une longue suite de cours d'été à tous les niveaux.

Elle s'inscrit en linguistique, à l'Université Laval, afin d'acquérir une licence, comme on disait à l'époque. Pendant cette période de formation, elle enseigne le français à l'École des Ursulines, auprès des élèves de Syntaxe et de Méthode. Elle était une rare laïque enseignant au niveau secondaire. Elle se souvient avec émotion de certaines de ses élèves, entre autres Louise Lapointe (Portal) et Josette Pratte qui ont connu de belles carrières.

Claude mène sa vie professionnelle naissante en même temps qu'une vie de famille, puisqu'elle met au monde successivement trois enfants alors qu'elle est dans la prime vingtaine. On reconnaît là un trait de caractère de Claude: elle a su concilier le cœur et l'esprit. Et par dessus tout, l'amour de la vie!

Tout en étudiant, Claude Bédard continue sa carrière de «free-lance» (le mot est dans le Larousse!), soit un travail de professionnel indépendant, une sorte de carrière qu'elle a menée toute sa vie. L'enseignement du français, langue maternelle et langue seconde, a été sa spécialité, dans toutes sortes de circonstances. Près de trente ans à l'Université Laval, au département de traduction pendant dix ans, comme chercheure au Centre international de recherche sur le bilinguisme (CIRB), comme responsable des cours d'été à différents niveaux, et comme chargée de cours en grammaire française. Puis, pour changer d'air, se sont succédées des charges de cours à l'Université de Montréal, à l'Université du Québec à Montréal, et à Concordia. Deux ans

à l'Office de la langue française comme agente culturelle pour une banque de données linguistiques lui ont fait connaître la vie plus rangée de fonctionnaire.

On a eu recours, en 1976, à ses compétences à titre de conceptrice de cours. Elle a ainsi participé à la rédaction d'un cours de français langue maternelle en autodidaxie «Français pour tous, français pour tout» à la demande de la Télé-Université. Deux ans plus tard, c'était un cours de français langue seconde «Français à la carte», toujours pour cette même université. Entretemps, 1978-1980, elle a été recrutée à Toronto pour la conception d'un cours de français langue seconde pour tout le Canada: «Français contemporain» et «Français contemporain II» à la demande de Johanna

Campion, une torontoise productrice de cours par correspondance avec support audio. Il s'agissait alors de développer une approche dialoguée évolutive allant du simple au complexe.

Très active au sein de l'Association québécoise des enseignants de français langue seconde (AQEFLS), Claude a jalonné sa carrière de nombreuses collaborations: conférences, ateliers, articles publiés dans des revues spécialisées, celle de l'AQEFLS ainsi que celle de l'Association canadienne de linguistique appliquée (ACLA).

Le hasard de la vie étant ce qu'il est pour une «free-lance», on lui a demandé, un certain jour d'été de 1992, de rédiger, pour Monsieur Pierre Saucier, la biographie de son père, un homme d'affaire qui a fait fortune dans le bois de sciage en Abitibi. Cette biographie de près de 300 pages a été le fruit d'un travail collectif de près de quatre ans: recherche de documents, de souvenirs de

**La faculté de
l'Université Laval,
centrée encore sur
le thomisme, ne
l'attirait guère.
Elle cherchait
autre chose et
s'est inscrite à La
Sorbonne où elle a
étudié un an.**

famille, de données historiques et de photos. C'est Claude qui s'est consacrée à la recherche, à l'analyse et à la rédaction de l'ouvrage. Ce fut une expérience exceptionnelle pour connaître l'histoire du Québec et sa colonisation.

Enfin, depuis 2002, on la retrouve chaque été à Paris, au « Summer Institute of International and Comparative Law in Paris », comme professeure d'un cours de français pour débutants venus du monde entier pour parfaire leurs connaissances en Droit. Ce « Summer Institute » est organisé par l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, en collaboration avec la « Cornell Law School » de New-York. Les étudiants viennent du monde entier pour une durée de six semaines, étudiants - et avocats - parlant différentes langues étrangères, l'anglais étant la langue commune des cours. Il s'agit de leur offrir un cours optionnel de français d'une heure et demie tous les jours pour leur permettre d'acquérir un français de base et faciliter leur séjour pour une meilleure intégration à la vie parisienne.

Comment Claude considère-t-elle ce chemin parcouru ? Elle reconnaît que son expérience et sa solide formation l'ont aidée à relever toutes sortes de défis. Travail de professionnel indépendant ! N'allez pas croire pour autant que cette femme fait état de son savoir. Elle est de commerce très agréable et n'étale pas sa culture. Si son langage nous paraît châtié, son propos est tout simple et empreint de gentillesse.

Et les rêves de jeunesse dans tout cela ? Qu'est devenue la passion de la peinture ? Elle en rêve encore mais n'en fait guère plus, manquant peut-être de murs pour exposer ses œuvres ! Certaines datent du temps de l'École des Beaux-Arts de la rue Saint-Joachim où elle a eu le bonheur de travailler tout particulièrement avec Jean Soucy. Et qui se souvient d'une exposition de peinture de quelques élèves des Beaux-Arts au Vieux Monas-

tère des Ursulines en 1958, parrainée par mère Sainte-Thérèse-de-Lisieux ? Et la Philosophie ? Elle la met en pratique, préférant se perdre dans ses réflexions sur le sens des choses plutôt que de se perdre dans l'agitation ! L'agitation n'est pas l'action. Claude demeure une femme très active, très heureuse d'une retraite bien méritée qui lui permet encore de prendre soin des siens. Sa famille reste au cœur de ses amours : elle se fait un plaisir d'accorder à sa petite-fille musicienne qui vit dans la région un après-midi Mamie par semaine et de se rendre le plus souvent possible à Montréal pour voir ses quatre petits-fils.

Francine Huot
Philo II (1965)

Célébrons nos 20 ans

L'an prochain, lors des retrouvailles des anciennes, le 15 septembre 2018, les anciennes de la cohorte Secondaire V 1998 célébreront leurs retrouvailles de 20 ans. Cet anniversaire rappellera, non sans tristesse, la fermeture du secondaire à l'École des Ursulines de Québec, s'étant produite il y a déjà 20 ans. Nous incitons donc nos collègues de 1998, ainsi que toutes celles ayant quitté lors de cette dernière année, à se joindre à nous le 15 septembre 2018. Notez déjà la date à votre agenda !

L'ÉCOLE DE VIE

Je n'ai pas choisi d'aller aux Ursulines! Mais je n'ai guère songé à refuser non plus. C'était Ma place, une place qui m'était destinée depuis toujours. Les princesses suivent la voie que leur réserve leur naissance... Moi, j'ai suivi la voie tracée aussi, comme allant de soi. Je devais aller vers nos mères ursulines comme grand-maman. Comme maman.

Maman n'a pas tardé d'ailleurs à me montrer le beau Jardin des religieuses et les couloirs du Monastère. J'avais tout juste quatre ans, et déjà je savais comme les vieux murs nous parlent avec douceur. Je suis allée à l'Amicale une première fois toute petite, et j'y retourne sans cesse. Les Ursulines, c'est chez nous! Je m'y sens bien. J'y retrouve et les religieuses et mes compagnes de jadis. Tout le charme de l'étang aux poissons rouges a disparu du Jardin des religieuses, mais, le reste demeure, malgré l'évolution magistrale du système d'éducation, au Québec. L'École des Ursulines de Québec parvient à maintenir une tradition d'excellence, que nous tenons de Marie Guyard. Miracle de survie.

Je ne suis pas certaine du genre d'éducation reçue à Roberval par ma grand-mère maternelle. Mais, elle a aimé son séjour, en tout cas, et elle est demeurée une femme à la maison par la suite, comme la plupart des femmes de son époque. Toutefois, elle n'a pas craint d'y ajouter un rôle que je qualifie de social. Elle a été secrétaire d'un Cercle de fermières, à Chicoutimi. Et en outre, elle épousera l'un des fondateurs des Cercles, Alphonse Désilets.

Maman a suivi ses traces en étudiant au Petit Mérici, à Québec. Pensionnaire, elle a appris ce qu'il fallait pour devenir épouse, hôtesse hors pair, déléguée aux Nations Unies, artiste – harpe, piano et peinture - et je ne sais quoi encore. Et Présidente de l'Amicale, fort longtemps aussi. Les mères ursulines ont parfait ses manières et ses talents de rédactrice, à n'en pas douter. Elle écrira pour la radio et deviendra longtemps active dans plusieurs milieux culturels et caritatifs.

Chacun dans la famille se rappelle jusqu'à quel point elle maîtrisait l'imparfait du subjonctif.



Michelle Bonenfant-Marcinkowska

On en a même parlé à ses funérailles! Qui donc apprend patiemment l'imparfait du subjonctif sinon une élève des Ursulines?

En fait quand j'y pense, y a t-il un pan de vie que les Ursulines mettaient de côté? Non justement. Bref, comme j'ai suivi ma voie, j'ai reçu une

excellente formation, depuis l'apprentissage du français, de l'anglais, du grec et du latin, de la philosophie, sans oublier la couture, la cuisine, le piano, le solfège, la géographie, la minéralogie, la chimie, et j'en passe! La religion aussi, oui, mais sans excès, si j'ose dire. Pour les math, c'est raté car je suis nulle: ce défaut à ma cuirasse n'est pas de leur faute!

Je suis un pur produit des Ursulines, puisque j'ai fréquenté la maternelle chez une ancienne et suivi des cours privés ensuite chez une autre ancienne. Enfin, de la cinquième année à la Philo II, j'ai presque vécu au Monastère comme demi-pensionnaire. A la fin, prête pour la vie, je suis partie avec une trousse d'outils, dont j'ai su me servir avec bonheur.

L'une des particularités de notre cours était de baigner dans la culture française. La culture de la belle France. Cette particularité est devenue évidente lors d'un voyage organisé en collaboration avec les élèves des Ursulines de France, en 1989. Nous étions seize du Québec et nous avons parcouru le pays de Caen à Pau, en passant par les Châteaux de la Loire et les plages du Débarquement. En autocar durant trois semaines, toujours en compagnie de Françaises élevées, comme nous, chez les Ursulines. Dans chaque ville nous logions chez des anciennes. Ainsi, j'ai été hébergée à Nantes et à Pau, et j'ai pu me lier avec deux Françaises, chez qui je séjournerai plusieurs fois au fil des ans.

Pendant ce voyage en France, alors que je me promenais dans une maison de campagne où avait habité je ne sais plus quel poète, j'ai com-

mencé à réciter un poème, inspirée par les lieux.

- Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle...
- Et ma voisine française de continuer...
- Assise auprès du feu, dévidant et filant...
- Où as-tu appris ce poème?
- Dans les Morceaux choisis, de Calvet!
- Moi aussi. Comme c'est bizarre.

Même type de cours, presque les mêmes livres, d'un côté et de l'autre de l'océan. Comme si Marie Guyard était encore la directrice de toutes nos écoles! A Blanche de Castille, le couvent de Nantes, les élèves sont formées largement dans le même esprit que nous, au Vieux Monastère, ce que je verrai clairement par la suite, au fil de mes voyages.

La philosophie de Marie Guyard, originale et forte, nous a imprégnées. J'oserais dire que notre formation fut unique à bien des égards, et même colorée d'une autre manière que celle des

filles étudiant à Notre-Dame de Bellevue, par exemple, ou au couvent de Jésus Marie. Ma sœur a fait ses études à Jésus Marie, et ce fut différent de toute évidence: son attachement ne l'a pas fait retourner au couvent par la suite.

Je suis encore pratiquante, sans doute parce que l'enseignement religieux ne rendait pas mon acceptation trop difficile. Il y avait toujours des nuances quand la maîtresse de division enseignait le petit catéchisme, le même qu'ailleurs bien sûr. L'histoire sainte que j'ai entendue raconter,



Micheline Rodrigue et Hélène Caouette au labo de chimie, en philo.

Source: Michelle Bonenfant-Marcinkowska

comme une histoire tout simplement, était pleine de charme et même de poésie. Nous allions à la messe bien sûr et même à la confesse. Toutefois, les flammes de l'enfer ne furent pas projetées devant mes yeux. Je n'ai jamais senti de carcan dans cette religion qui me fut enseignée. A ce jour, j'imagine encore le petit Moïse dans sa corbeille, sur les bords du Nil, où la fille du Pharaon saura le recueillir, heureusement. Souvenir agréable d'un récit plein de verve.



Les anciennes de France- Réunion à Tours 1989

Source : Michelle Bonenfant-Marcinkowska

L'enseignement reçu, surtout les leçons des maîtresses de division, visait à former notre caractère et à nous inculquer des principes de vie. Chose certaine, les religieuses manifestaient une grande ouverture au monde, malgré le fait d'être cloîtrées. Phénomène difficile à expliquer, mais très réel. Malgré le cloître, les religieuses laissaient entrer la modernité, non pas comme un danger, mais comme un souffle d'air frais. On nous encourageait beaucoup à lire d'ailleurs, sur tout.

L'enseignement du grec demeure un des points forts de ma formation. J'ai lu le récit des guerres du Péloponnèse dans le texte, et nous en avons discuté abondamment avec le professeur. J'avais même un cahier spécial pour noter des passages, que j'illustrais de dessins, à loisir... C'est dire que la culture entrait en moi par les pores de la peau. Même chose pour l'anglais, appris en cinquième

année avec une religieuse américaine, qui ne parlait jamais français. L'anglais devint donc pour moi une langue seconde bien ancrée, ce qui me servira à pratiquer un deuxième métier, celui de

traducteur, pendant presque trente ans. Mon accent laisse à désirer, mais je peux rédiger un bon texte en anglais, sans hésiter.

C'est incroyable ce que j'ai goûté à tout aux Ursulines, par exemple à la chimie, avec un prêtre du Séminaire, l'Abbé Ménard, un prof extraordinaire. Nous avons fait du laboratoire

et vraiment, notre formation scientifique égalait celle des garçons de notre âge. Nous avons les mêmes profs! Nos mères n'ont pas eu peur de laisser entrer les hommes, comme Marie de l'Incarnation n'a pas craint de se mêler aux hommes de son temps pour parvenir à ses fins. Pour la plupart d'entre nous, le complexe de la faible femme... nous ne l'avons pas!

Je n'ai jamais oublié mon modèle de femme... Marie Guyard, qui n'a pas craint d'être épouse, mère, femme d'affaires et courageuse fondatrice de communauté dans un monde incertain, celui de la colonie française.

Nous avons compris très tôt que nous pouvions nous marier ou non, être des artistes, ou bien devenir femme d'affaires ou gestionnaire ou même avocate. Je ne suis pas certaine que chacune se sentait forte et auto-

nome, mais je pense que notre éducation nous donnait la base nécessaire pour devenir ce que nous voulions. Nombreuses sont les anciennes qui ont eu de grandes carrières, des destinées uniques tout en étant mère et épouse.

J'ai été tour à tour directrice des Chantiers étudiants, une œuvre créée sous l'inspiration de l'abbé Pierre. J'ai été journaliste à La Presse pendant mes études de maîtrise en anthropologie. Finalement devenue anthropologue, j'ai effectué mes premières recherches à Kuujjuak chez les Inuits, en 1962, grâce à l'aide du Centre d'études nordiques. Ils ont publié ma plaquette intitulée Fort Chimo, laquelle est le produit de ma première recherche ethnographique. Puis j'ai été envoyée au Labrador par l'Université de Montréal pour diriger une expédition de recherche. En tout j'aurai vécu une année entière chez les trappeurs métis de North West River. Plus tard, je serai conseillère au ministère de l'Immigration et finalement, traductrice. Et certes je me suis mariée, à un immigrant polonais. J'ai élevé deux enfants, sans jamais cesser de travailler plus de deux mois. Puis j'ai publié ici et là tout en étant une bonne ménagère et une jardinière passionnée.

Je n'ai jamais oublié mon modèle de femme... Marie Guyard, qui n'a pas craint d'être épouse, mère, femme d'affaires et courageuse fondatrice de communauté dans un monde incertain, celui de la colonie française. Elle n'a pas craint les défis, et moi non plus.

Extrait d'une lettre: *J'aimerais demeurer sur cette terre des hommes pour les comprendre et les aimer ; trop de souffrances de toutes sortes les brisent et les découragent. Et dire que ce sont des frères qui torturent, qui tuent leurs frères! Il faut prier, parler et crier contre ces oppressions...*

La lettre n'est pas récente car elle date de trente ans. Elle fut écrite par mère Sainte Thérèse-de-Lisieux, qui est demeurée une mère tout au long de ma vie.

Je garde une immense reconnaissance envers elle et Mère Marie-des-Lys, que j'ai visitées au

Parloir aux heures les plus sombres de ma vie. Elles ont su m'écouter et me reconforter. Leur esprit demeure en moi pour toujours.

Michelle Bonenfant-Marcinkowska

Note de la rédaction : Lors de la relecture des articles, nous avons été surprises de l'orthographe du nom de famille de Marie de l'Incarnation. Nous vous invitons à vous référer au texte suivant : Françoise Deroy-Pineau « Marie Guyard ou l'incarnation de la mystique dans la société par les réseaux sociaux. » *Liberté* 432 (2001) : 27-39. L'auteur y mentionne dès le départ : « Le lecteur aura noté que nous orthographions Guyard avec un D. Une décision prise à la suite du colloque Marie Guyard de Tours (cf. Marie Guyard, un destin transocéanique, L'Harmattan, 2000) où les chercheurs ont signalé que Marie signait elle-même avec un D ».



Ma grand-mère Rolande Savard-Désilets

Source : Michelle Bonenfant-Marcinkowska

ROBERTINE BARRY

Féminisme: nom masculin, mouvement militant pour l'amélioration et l'extension du rôle et des droits des femmes dans la société. (tiré de Larousse.fr)

En 2017, il est malheureusement encore d'actualité de parler de féminisme. Même si au Canada le droit des femmes est bien reconnu et de plus en plus respecté, il n'en est pas toujours de même ailleurs dans le monde. Et le concept de féminisme n'est pas nouveau. En effet, même si le terme semble apparaître au XIX^e siècle, on trouve dans l'antiquité des traces de femmes qui désiraient déjà s'affirmer, que ce soit en tant que régentes, souveraines ou mères.

À sa façon, Marie de l'Incarnation a grandement participé à l'émancipation des femmes, plus particulièrement à l'éducation des jeunes filles dès son arrivée en Nouvelle-France. Et plusieurs années plus tard, c'est une ancienne élève des Ursulines de Québec qui reprit le flambeau. Voici un bref résumé de la courte vie de Robertine Barry, première femme journaliste canadienne française.

Née le 26 février 1863 à l'Isle-Verte, village natal de sa mère, elle fut la 9^e de 13 enfants. Son père, John Edmond Barry, occupa plusieurs postes dans les régions du Saguenay et de la Côte-Nord, tandis que sa mère Aglaée éduqua paisiblement ses enfants.

C'est entre 1880 et 1882 qu'elle fut pensionnaire aux Ursulines de Québec. Ayant déjà un attrait pour les lettres, elle publia six textes dans le journal des étudiantes, «l'Écho du cloître». À la fin de ses études, elle savait ce qu'elle désirait



Source: Google

faire: devenir journaliste. Hélas, à cette époque, au Canada français, cette carrière était réservée aux hommes. Mais ne reculant devant aucun obstacle, elle rompit ses fiançailles d'avec un homme qui ne lui convenait pas et envoya des premiers articles à des éditeurs. Cette année-là, elle ne reçut qu'une seule réponse positive. Cependant, pour être publiés, les textes ne devaient pas être signés, ce dont elle refusa catégoriquement. «Ce que j'écris, je le signe!», répondit-elle.

À la suite de ce revers, elle suivit le conseil de ses parents de tenter l'enseignement de la musique dans un couvent d'Halifax et ainsi de juger si elle avait la vocation religieuse, comme ça avait été le cas pour sa sœur Évelyne. Ne sentant pas

l'appel du voile, elle retourna chez ses parents, plus déterminée que jamais.

En 1891, elle fit la rencontre d'Honoré Beau-grand, directeur du journal *La Patrie*. Puisqu'il était considéré comme un penseur à l'esprit libre, elle lui proposa ses textes, convaincue que cet homme saurait reconnaître son talent, sans la rabaisser à cause de son sexe. En plus de l'engager et de lui confier les mêmes tâches qu'à ses confrères masculins, il publia en première page sa «Chronique du Lundi». Sous le nom de plume de Françoise, elle put alors s'exprimer librement sur divers sujets tel que la justice sociale, le droit de vote des femmes, la création de refuges pour les femmes victimes de violence, la législation entourant le travail des enfants, la fondation de bibliothèques publiques, etc. Sa chronique lui permit aussi de revendiquer le droit aux femmes d'étudier à l'université et d'exercer les mêmes professions que les hommes.

Évidemment, tenir un tel discours ne lui valut pas seulement des éloges et elle se fit quelques ennemis durant sa carrière. Parmi ceux-ci, Henri Bourassa, anti-féministe et fondateur du journal *Le Devoir*. Robertine Barry fut aussi offusquée d'apprendre que le clergé s'immisciait dans la politique et que certains prêtres refusaient l'absolution aux femmes dont le mari votait libéral. N'ayant pas la langue dans sa poche, elle dénonça publiquement la situation.

C'est ainsi qu'elle poursuivit sa carrière de journaliste. Appréciée de ses pairs, collaborant avec plusieurs journaux et magazines, elle n'était pas conventionnelle. Elle refusait de se marier ou de demander la permission pour prendre la parole.

Elle voyageait seule, n'avait pas peur de circuler sans escorte le soir. Elle se promenait même à vélo, ce qui était outrageux à cette époque. Mais à travers ses semaines de rédaction bien remplies, elle trouvait le temps de redonner aux autres en présidant différentes œuvres. En 1895, elle publia son recueil de nouvelles, «Fleurs Champêtres». On l'encensa alors en la comparant à de grands auteurs, puis certains la critiquèrent pour ne pas avoir abordé la religion dans son livre. On osait même l'appeler «Monsieur» puisque les femmes ne devaient pas parler politique...

C'est entre 1880 et 1882 qu'elle fut pensionnaire aux Ursulines de Québec. Ayant déjà un attrait pour les lettres, elle publia six textes dans le journal des étudiantes, «l'Écho du cloître».

Cette notoriété l'amena, en 1899, à être la première conférencière invitée par l'Institut Canadien de Québec. Puis l'année suivante, elle publia un recueil de 87 de ses «Chroniques du Lundi». Puisque ses textes étaient bien populaires, elle y ajouta une autre section à *La Patrie*, le «Coin de Fanchette», une page féminine, où on retrouvait entre autres un courrier du cœur. Puis à la fin de l'été, elle fut nommée déléguée des Canadiennes à l'exposition universelle de Paris et au Congrès

international des femmes. À son retour, elle en profita pour joindre l'utile à l'agréable et publia les «Lettres de Françoise», où elle y relatait son séjour sur le vieux continent. Ces écrits seront les derniers pour *La Patrie*.

Après Paris, Robertine Barry fut hospitalisée pour une fièvre typhoïde. Suite à son rétablissement, elle fonda son propre journal avec ses économies. Le *Journal de Françoise*, publié entre 1902 et 1909, compte plus de 500 auteurs qui collaborèrent au travers de textes savamment écrits. Aussi durant ces années se succédèrent des représentations tant en Amérique qu'en Europe,

pour divers groupes et organisations. Devenue une femme influente, elle a même droit à une rencontre avec le Pape lors d'un voyage à Milan.

Mais après sept ans à injecter le moindre sou gagné, elle dut se résoudre à cesser la publication de son journal. Ses efforts ne furent pas vains puisqu'on la nomma inspectrice du travail des femmes dans les manufactures. Ce nouveau travail ne l'enchantait guère et sur recommandations de son médecin, afin d'éviter une dépression, elle se mit en route pour Paris où elle espérait que la présence de ses amis la ragaillardirait.

Mais en vain.

Elle décédât quelques mois après son retour d'un problème cérébral, à l'âge de 46 ans. Malgré un court passage sur terre, elle réussit à accomplir de grandes choses pour faire avancer la condition féminine. Comme quoi il faut toujours poursuivre ses ambitions!

Audrey Langlois
Secondaire V 1998

50 ANS PLUS TARD! RETROUVAILLES BELLES-LETTRES 1966-1967

Les finissantes de la promotion Belles-Lettres 1966-1967 vont se retrouver le samedi 16 septembre 2017 pour souligner leur 50^e anniversaire.

Si vous êtes parmi les 49 finissantes de ce groupe, n'oubliez pas d'inscrire cette date à votre agenda. Nous luncherons ensemble et nous nous joindrons ensuite aux activités de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec qui aura lieu au Vieux Monastère. Tant de souvenirs en perspective!

Grâce à la collaboration de plusieurs d'entre vous, nous avons retrouvé 46 de nos consoeurs mais manquent toujours à l'appel:

Louise Dufour
Francine Jean
Hélène Vachon

Si vous avez des informations permettant de retracer ces personnes, veuillez svp communiquer avec Madame Diane Ouellette, la présidente de classe de notre promotion,
au 418 527-4140 ou à l'adresse courriel suivante: dianeouellette01@gmail.com

AU PLAISIR DE NOUS
RETROUVER
LE 16 SEPTEMBRE PROCHAIN!

DES NOUVELLES DE L'ÉCOLE

Voilà une année scolaire qui se termine sur note un peu triste...

Tout comme vous, nous avons appris dans les médias qu'après plus de 378 ans de présence dans le Vieux-Québec et dans leur école, les religieuses ursulines allaient nous quitter pour s'installer dans une nouvelle demeure à Beauport. Voici un extrait du communiqué de presse que nous avons produit en lien à cette annonce-surprise :

Bien qu'attristée par le départ des religieuses, la direction de L'École comprend et appuie entièrement cette décision. L'École des Ursulines de Québec et Loretteville souhaite rappeler l'important legs social, culturel et éducatif de la communauté religieuse des Ursulines à la création de la ville de Québec d'aujourd'hui. Sans oublier que cet important héritage a grandement influencé et façonné l'éducation de qualité de milliers de jeunes filles, et maintenant garçons, qui ont pu bénéficier, et bénéficient encore, de leurs enseignements offerts à travers L'École des Ursulines de Québec et Loretteville. C'est donc avec beaucoup de considération pour ce qui a été offert depuis 378 ans par la communauté religieuse que tout le personnel de L'École des Ursulines de Québec et Loretteville choisit de poursuivre sa mission scolaire et d'éducation en perpétuant les traditions ursulines.

Et la beauté... c'est que l'aventure se poursuit!
Nous sommes une école en pleine effervescence

qui regarde résolument vers l'avant. Avec notre programme enrichi et l'enseignement en immersion anglaise, nous sommes la seule école privée du grand Québec à offrir l'éducation internationale à tous les élèves inscrits chez nous.

Nous comptons sur vous, les anciennes, pour propager la bonne nouvelle que L'École des Ursulines de Québec et Loretteville est plus que jamais bien vivante. N'hésitez pas à référer notre école, VOTRE école à votre entourage. Vous faites partie de cette merveilleuse aventure!

Jacques Ménard
Directeur général

Des nouvelles du Musée : UN PÔLE CULTUREL AU VIEUX-MONASTÈRE

Les Ursulines, soucieuses de préserver des témoins de leur passé, souhaitent assurer dans le futur, la continuité et la transmission de leurs valeurs et des œuvres effectuées par leur communauté depuis leur arrivée en Nouvelle-France. Afin de les accompagner dans leur cheminement, les Ursulines ont mandaté un groupe de consultants dont le mandat était de proposer un scénario de développement pour ce projet, d'en définir les composantes, ainsi que la structure organisationnelle pour la mise en œuvre de ce projet et d'évaluer la faisabilité et les conditions de réalisation dudit projet. Comme suite à cette démarche, les Ursulines ont pris la décision de créer un organisme, Le Pôle culturel du Monastère des Ursulines, à qui elles ont confié la gestion d'une part de leurs legs culturel, artistique, archivistique, religieux et éducatif.

Le Pôle culturel du Monastère des Ursulines a pour mission de témoigner de la présence et de l'œuvre des Ursulines et de partager leur héritage en offrant des activités misant sur des échanges, des expériences et des rencontres en arts et patrimoine. Il agit comme médiateur auprès des citoyens et des visiteurs intéressés par les domaines culturel et spirituel. Le Pôle culturel assure la gestion des archives historiques et administratives de la communauté, du Musée des Ursulines de Québec et de ses collections ainsi que le développement d'activités culturelles. Ainsi, le Pôle culturel prolongera l'apport culturel, artistique et éducatif des Ursulines à la société québécoise.

La présidence du conseil est assurée par Monsieur Guy Bouchard, retraité du milieu de l'enseignement, la vice-présidence a été confiée à Me Isabelle Giroux, associée chez DS avocats et ancienne étudiante de l'École des Ursulines et Sr Pauline Duchesne, désignée par la supérieure générale, assure les responsabilités de secrétaire-trésorière. Les autres membres du conseil sont : Mme Anne-Marie Boissonneault, vice-présidente de Maison 1608, Sr Louise Gosselin, désignée par la supérieure générale, Mme Henriette Thériault, conseillère en gestion du patrimoine et Monsieur David Mendel, président Visites Mendel.

Madame France Lachance, directrice du Pôle, et auteur de ce texte, sera heureuse d'accueillir les anciennes au Musée samedi le 16 septembre 2017. **Pour toute autre visite au Musée, veuillez vous référer à cette dernière. Aux Archives, c'est à Madame Josée Pomminville qu'il faut vous adresser.**

IN MEMORIAM

Bernatchez Tardif Monique

1936-2016

Rémillard Nicole

1961-2016

Desjardins Pierrette

1932-2017

Lachance Turcotte Claudette

1935-2016

et

Lachance Réjane

1926-2017

(Deux sœurs de sœur Éliane Lachance)

Massicotte Louise

1949-2017

Pouliot Martine

1944-2017

MARTINE LAPIERRE

L'année 2016 s'est démarquée encore une fois par d'innombrables décès de personnalités publiques. Parmi celles-ci, on retrouvait Jean Lapierre, décédé tragiquement dans un accident d'avion aux Iles-de-la-Madeleine, alors qu'il se rendait avec plusieurs membres de sa famille aux funérailles de son père. Madame Martine Lapierre, ancienne professeure de français de secondaire 5 (1997-1998), faisait malheureusement partie des victimes.



Madame Lapierre n'aura été professeur pendant quelques mois seulement, mais elle a su nous toucher par son affection et sa grande générosité. Pour souligner son départ, ses élèves se sont même réunies dans un restaurant de la ville pour un dernier repas avec celle qui quittait trop vite. Une opportunité qu'elle ne pouvait refuser s'était présentée alors que la fermeture du volet secondaire était maintenant annoncée et définitive.

C'est donc avec une profonde tristesse que nous avons appris son décès le 29 mars 2016. Toutes nos pensées vont à son fils Serguei et à son conjoint, Monsieur Rodrigue Brillant.

Audrey Langlois
Secondaire V 1998

Avis de recherche

En vue de l'Amicale qui se tiendra le 16 septembre 2017, nous recherchons les adresses de nos compagnes de collège avec qui nous avons gradué en Collège III, en 1967, et dont les noms suivent :

Geneviève Audet-Lussier
Nicole Bernier
Nicole Bourget
Luce Cantin
Louise Dion Simard
Céline Dumas
Jocelyne Guérette
Carole Laberge
Céline Paré
Carole Vachon.

Soit que nous n'avons aucune donnée pour ces compagnes, soit que les données dont nous disposons sont inexactes.

Vous pouvez, si vous avez quelque renseignement utile concernant ces compagnes, nous les communiquer aux adresses suivantes :

Monique des Rivières :
desrivieresm@videotron.ca

Marie Sirois :
msirois000@videotron.ca

Charlotte Roberge :
charlotteroberge@videotron.ca

Nicole Rémillard, MON AMIE POUR LA VIE

Septembre 1969. Je descends les escaliers pour me rendre au vestiaire du primaire. Je me sens nerveuse, car c'est ma première journée aux Ursulines. Je commencerai ma cinquième année. Mes sœurs, Lise et Danielle, sont avec moi, nouvelles elles aussi, l'aînée en septième et l'autre en sixième. Nous avons quitté l'école publique en même temps pour continuer notre cheminement scolaire dans la première école de filles en Amérique du Nord et la meilleure; c'est du moins ce que nous a dit notre père fièrement.

J'entre dans mon local. Je ne connais personne. Sœur Monique Pelletier nous accueille avec son beau sourire qui nous rassure... Puis, les jours passent et je ne me rappelle pas trop comment cela s'est produit, mais j'ai une nouvelle amie, Nicole. Nos parents se connaissent, nous demeurons tout près l'une de l'autre sans trop le savoir. Il faut dire qu'à cette époque, les familles étaient nombreuses. Dans ma rue (Lemesurier, une petite rue cul-de-sac), par exemple, une trentaine d'enfants se côtoyaient et nous ne ressentions pas le besoin de nous chercher des amis ailleurs.

Mes années passées aux Ursulines ont changé ma vie. Bien sûr, grâce au milieu, au personnel et à l'environnement exceptionnels, mais aussi parce que j'y ai connu Nicole. Et nous ne nous sommes jamais laissées.

Malheureusement, le 16 juin 2016, après 47 ans d'amitié indéfectible, la maladie a décidé de

venir chercher mon amie. Une douzaine d'années de lutte acharnée n'ont pas suffi... Nicole a tout enduré en démontrant une très grande force de caractère.

Adieu, mon amie...

Caroline Hunter



Source: Caroline Hunter

Une recette d'antan ENCORE AU GOÛT DU JOUR

Je vous transmets une recette du vieux monastère, provenant du livre « 350 ans au coin du feu » une recette qui a toujours une saveur contemporaine.

Je réalise qu'aujourd'hui, avec Internet, vous pouvez trouver cette recette avec une multitude de variantes, sous le titre de « Divinity fudge » en français sur le net.

En ajoutant une variété de noix, noisettes, pistaches ou amandes, le résultat est « DIVIN ».

J'ai de très bon souvenirs de l'avoir dégusté dans mon enfance lorsque maman le préparait si bien !

«DIVINITY» FUDGE

4 tasses de sucre

1 tasse de sirop de maïs

2 blancs d'œuf, bien battus en neige

1 cuillère à dessert de vanille

½ tasse de noix hachées

1 tasse d'eau bouillante (241 degrés)

½ tasse de cerises confites coupées en petits morceaux (facultatif)

- Faire bouillir le sucre, le sirop de maïs et l'eau jusqu'à ce que ce sirop fasse des fils. Le verser graduellement sur les blancs d'œuf battus en neige. Se servir d'une cuillère trouée.
- Battre en soulevant quand la masse se durcit.
- Ajouter les noix ou cerises et l'essence, puis mettre dans un récipient beurré.
- Couper avant que ce ne soit complètement refroidi.

Élizabeth Roberge-Dallaire

MÈRE DU DESSIN

Sachant qu'elle allait déménager, en 1999 Elisa Baron est allée immortaliser sur pellicule les locaux de Mère Marie-Laurette Roy.





Mère Marie-Laurette auprès de son arbre. Elle l'avait planté 30 ans auparavant. Il est aujourd'hui disparu.



Mère Marie-Laurette posant auprès d'une de ses œuvres ; un arbre miniature, dont elle faisait sécher chaque feuille, pour ensuite les monter soigneusement sur des branches.



AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DES URSULINES DE QUÉBEC

2, rue du Parloir
Québec (Québec) G1R 4M5

Courriel : amicale@ursulinesquebec.com

Adresse Facebook : [facebook.com/AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec](https://www.facebook.com/AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec)



Source : Archives de l'Amicale
Livernois photographe